

Le cosmopolitisme et la binarité à l'épreuve des ambiances : trouble, vulnérabilité, labilité, urbanité

Pedro José Garcia Sanchez

▶ **To cite this version:**

Pedro José Garcia Sanchez. Le cosmopolitisme et la binarité à l'épreuve des ambiances : trouble, vulnérabilité, labilité, urbanité. Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances. Septembre 2016, Volos, Greece, Sep 2016, Volos, Grèce. p. 635 - 640. hal-01414207

HAL Id: hal-01414207
https://hal.science/hal-01414207

Submitted on 13 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le cosmopolitisme et la binarité à l'épreuve des ambiances : trouble, vulnérabilité, labilité, urbanité

Pedro José GARCÍA SÁNCHEZ

Mosaïques/LAVUE UMR 7218 CNRS, France, pjgarcia@ u-paris10.fr

Abstract. *There are situations when the usefulness of urban atmospheres is tied to sensitive, social and/or political forms of learning induced by the pragmatic limitations of cosmopolitanism and cognitive binarism. By closely following ongoing action, researchers can make identity-related and interactional weaknesses appear. In urban spaces, a sociocognitive and attentional ecology is emerging through situations that are troubled, vulnerable, labile, serendipitous: in Montevideo, the deambulatories rehearsals of Candombé; in the slums of Caracas, the urbanism and sensitive adjustments created by the use of the telepheric as a public transportation; in the Stalingrad area – North of Paris, the troubles linked to the camps for refugees.*

Keywords: cosmopolitism, trouble, binarism, perception, lability, urbanism

À la fois cadre d'action et enjeu interculturel, le cosmopolitisme urbain oriente la logique et l'éthique du sensible. Si adopter une *« optique cosmopolitique »* (Beck, 2006) constitue « *la condition nécessaire à une reconstruction conceptuelle de la perception* », quelles précautions réflexives avoir face au futur des ambiances ?

Garder un œil rivé sur la normalisation de l'usage de dualismes polarisant la sémantique évaluative (positif/négatif, formel/informel…), en est une. Ces dualismes assujettissent les représentations à un cadre cognitif se structurant par des oppositions. Qu'y a-t-il en commun entre l'identification contradictoire des « *peurs positives ou négatives* » pour dresser le tableau d'une « *climatologie politique* » (Desroches, 2012), l'opposition des « *ambiances subversives* » au « *conservatisme politique* » pour dépeindre les « *méthodologies du dépaysement* » (Pecqueux, 2012) et la lecture politique basée sur la distinction entre des « *ambiances sidérantes* » et des « *ambiances aseptisées* » (Bonicco-Donato, 2002) ? Des propositions analytiques s'ajustant aux conventions de style proches du raisonnement dialectique. Je ne prétends aucunement déméríter la revalorisation des émotions dans la différenciation des rythmes sociaux, des affects dans la praxéologie ordinaire ou des élans émancipatoires et hospitaliers soulignés par ces travaux. Il n'en demeure pas moins que les grammaires interprétatives utilisées, ont tendance à nourrir une forme de *binarité cognitive* qui demande à être identifiée et dénaturalisée à l'égard du geste critique et de ses implications politiques. Le répertoire des capacités perceptives, justificatrices, représentatives, inférentielles, délibératives, et/ou coopératives mises en valeur par les ambiances, inciterait des prolongations analytiques autres que la polarisation binaire. Parce que, précisément, s'intéresser aux ambiances suppose une mise en perspective qui mobilise des arrière-plans (mémoriels, performatifs,

sémantiques…) dont la transmission demeure parfois incertaine et l'intelligibilité distribuée n'est pas souvent systématisée. Des associations plus nuancées et des qualifications plus singulières devraient alors primer. Les recherches menées au CRESSON sur les effets sonores (Augoyard & Torgue, 1995), sur la cartophonie ou sur les ambiances métaphoriques (Thibaud, 2012) ou remarquables, en sont, d'ailleurs, des modèles. Par des répertoires qualificatifs méticuleux et attentifs aux liens entre gestes et locutions, ces travaux font preuve d'un souci de restitution sémantique et de minutie catégorielle qui s'avère indispensable pour comprendre l'emprise pragmatique et la pertinence cosmopolitique des ambiances. En outre, la rhétorique que la binarité cognitive et les injonctions civilisatrices du cosmopolitisme façonnent, sont souvent utilisées par des approches stéréotypées de la contestation et par des écoles « prêt-à-porter » du vivre-ensemble. Articulées aux modalités merchandisées de la critique et aux multiples formes de la « pop-politique »[11], celles-ci deviennent des *médiums* redoutables, face aux enjeux politiques de société et de civilisation contemporains.

Inversement, que se passe-t-il lorsque la binarité cognitive et le cosmopolitisme urbain mettent à l'épreuve les ambiances ? Comment faire lorsque l'utilité de ces dernières se mesure (aussi) à l'aune de l'apprentissage sensible, social et/ou politique suscité par les limites pragmatiques de la binarité et du cosmopolitisme ? Le suivi rapproché des cours d'action fait apparaître bien plus des *fragilités identitaires et interactionnelles*, des *répertoires d'engagements inachevés* et des *(en) quêtes catégorielles* ce que les signifiants binaires et leur faire-système arrivent à (re) connaître. Il faut donc partir des limites de l'univers dialectique pour approcher autrement la *vulnérabilité expérientielle* et la *plasticité relationnelle* que les ambiances éprouvées du cosmopolitisme urbain mettent en perspective. Faisant du *trouble*, de la *vulnérabilité dépliée,* de la *labilité* et de l'*urbanité hétéromorphe et conflictuelle* des objets sociologiques à part entière, une *écologie sociocognitive et attentionnelle du sensible* émerge. Celle-ci s'empare ici des répétitions déambulatoires de candombé dans les rues de Montevideo, des rajustements sensoriels et citadins incités par l'usage du téléphérique comme transport en commun à Caracas, ainsi que des situations troubles liées aux campements des réfugiés aux abords de la station de métro Stalingrad à Paris. Ce sont autant des pistes pour envisager une *propédeutique socio-spatiale* rendant le cadre de vie autrement (re) connaissable.

Quand « *des étrangers se transforment en voisins* » : ressource "ou" épreuve du cosmopolitisme urbain ?

Paris, à la frontière entre le 18è, le 19e et le 10e arrondissements, au pied de la sortie de la ligne 2 du métro Stalingrad, fin avril 2016 : autour du nouveau campement des « réfugiés noirs africains » qui, depuis 3 semaines, s'est formé au-dessous des rails du métro (le 2e en deux mois, le 6e depuis mi-2015 dans les alentours des voies ferrées aux arrières de la Gare de l'Est), le trouble perceptif est omniprésent et

1. L'usage tous azimuts du "populaire", avec ses assignations identitaires (le « peuple », la « communauté », les « pauvres »…) ou relationnelles (étaler une « comm » facile, favoriser la majorité au prix d'écraser les minorités, devenir un filtre prescriptif, privilégier les rapports de clientèle…), caractérise la pop-politique. Son expressivité qui détone, sa fonctionnalité « pop » passe-partout, ses ambassadeurs hyper-médiatiques et sa target « anti-alter » (anti-impérialiste, altermondialiste, anticapitaliste, anti-islamiste…), font également partie de ce mode *relâché* et *usurier* du politique*. (García Sanchez, 2016).*

l'embarras moral est devenu incontournable, notamment depuis la perspective habitante. Entre la prolifération des tentes et des matelas propres aux « abris de fortune », la densification en apparence mono-ethnique pourtant diversifiée par le « *là d'où l'on vient* » (Soudan, Afghanistan, Érythrée) et l'ébullition olfactive, émotionnelle et sonore de ceux qui n'ont le choix que de rester « enfermés dehors », il devient difficile de départager le juste de l'urgent, y compris en termes d'ambiance. La vie à Paris-Stalingrad montre la production au quotidien des expériences d'adaptation à l'environnement plus ou moins problématiques. Cette expérience citadine est une source d'*hybridations « cosmopolitaines »*, qui, tour à tour, sont conflictuelles et capacitaires. Car c'en est une ressource que d'accepter la différence sans l'absolutiser, en la rendant tolérable (Beck, 2014). Mais, qu'est-ce que « tolérable » veut dire quand l'occupation se prolonge et normalise ses repères habitantes ? Il s'agit certes d'un lieu habitué à la surcharge sensible, aux langues hétérogènes, aux « cultures de carrefour » (Battegay, 2000) et à l'hétéronomie ordinaire issue de la cohabitation avec certaines activités illicites. Cependant, la fameuse membrane protectrice ayant permis à Georges Simmel (1903) d'introniser le citadin blasé comme figure de proue de la mentalité métropolitaine, ne semble opérante que par dépit lorsque l'occupation et son hyperesthésie surtaxent les supports sociospatiaux de l'accueil. Camper sur l'espace public pour y demeurer (même lorsqu'il s'agit des interstices urbains peu amènes comme ces dessous des voies ferrées aériennes servant surtout au passage et, occasionnellement, de marché à la sauvette), comporte le lot de difficultés et des désagréments corrélés à « *l'horizon de ne plus habiter* » (Breviglieri, 2002) : vie privée et intimité exposées au public, dépersonnalisation et fragilisation du soi (autant dans sa présentation que dans son maintien), sollicitations et évitements démultipliés, offenses et humiliations récurrentes, dérives sanitaires, usure environnementale…

Le séminaire « Cosmopoles et mentalités » (Bordreuil, 1999) s'emparait des reproches faits à « Métropoles et mentalités » (Simmel, 1903), article « *angélique, flou et ethnocentrique* », pour replacer le débat dans des registres pragmatiques : (1) l'ordinaire citadin nous apprend que les proximités n'abolissent pas les différences et vice-versa ; (2) la fonction positive de la contiguïté des différences permet autant de relativiser l'univocité intégrationniste que d'évacuer son idéalisation métissée (et sa promesse intenable d'unanimité) et (3) se mettre à l'abri des injonctions simplificatrices « universalisme – multiculturalisme » permet de sortir de la rhétorique alarmiste, de ménager un autre espace à l'interculturalité et de penser les régimes de coexistence intercommunautaire par des « *morales de trottoir reliées aux maximes génériques de la vie publique* ». C'est alors là que la conjugaison entre le « *ne plus habiter* » caractérisant l'occupation territoriale des réfugiés et l'apparente perpétuité des épreuves vécues par l'habitabilité des espaces publics du « quartier Stalingrad[12], fait surgir un laboratoire de « *cosmopolitisation de la réalité* » dont les registres sont aussi significatifs que confus : « *dans le cadre d'un réseau mondial d'interdépendances risquées* (…) *la réalité cosmopolite grandissante produit simultanément des conséquences secondaires non voulues et non analysées (y compris des conséquences sociales des actions qui visaient d'autres résultats) qui, par ailleurs, n'étaient pas prévues pour être "cosmopolites" au sens normatif du terme* » (Beck, 2014).

2. Par exemple, le Jardin d'Eole, poumon naturel et citadin de ce quartier, est fermé presque systématiquement lorsque des incidents réliés à ces occupations ont lieu.

Le Paris-Stalingrad des réfugiés ne montre-t-il pas que les injonctions à la mixité urbaine, d'habitude présupposées par les administrations urbaines, se trouvent doublées d'une hospitalité urbaine aussi présupposée par les collectifs qui encouragent de telles occupations ? La place prise par des réalités hétéronomes qui dépassent leurs cadres d'enregistrement et aboutissent au paradoxe des acteurs « *parfaitement informés mais incapables d'agir* » (Lolive & Soubeyran, 2003) montre aussi les limites de l'action et de la communication (y compris « citoyennes ») à l'égard du bien commun. Quand « *des étrangers se transforment en voisins* » et la localité, même marginale, devient cosmopolitique, un apprentissage davantage interrogatif de ce que devenir citoyen veut dire, ne devrait-il pas aussi prendre place ? Face à la nécessité évaluative pouvant nous rendre plus raisonnables devant le trouble perceptif et moral, devons-nous consentir au besoin impérieux de « peser le pour et le contre » ? Questionner ce voisinage avec l'étrangéité comme étant une ressource « *ou* » une épreuve du cosmopolitisme urbain fait partie de ces réflexes cognitifs binaires qui, fondés sur l'alternative « ou bien/ou bien », seraient rapportables à l'universalisme ou au « *nationalisme pédagogique* » (Beck, 2014). Invoquons, à la place, ce « *droit à l'hésitation* » qu'Isaac Joseph (2007) avait souligné dans les revendications des jeunes de la deuxième génération d'immigrés en France (et dont le devenir patrimonial semble toujours loin d'être acquis).

De la vulnérabilité à la labilité, ou comment la citadinité et ses « seuils sensibles » servent à mettre à mal la binarité

Caracas, abordage du Métro-Cable à la station Palo Verde II, en direction de la station Mariches, mi-mai 2014 : venir à pied depuis la station de métro Palo Verde[13] en remontant les rues surencombrées et hyper-bruyantes du bas-Petare, le *barrio* le plus grand de l'Amérique Latine, sert à localiser les échafaudages d'une citadinité labile. La condition physique, le repérage débrouillard face à l'absence de signalétique et les compétences d'esquive piétonnière sont mis à preuve. Ce trajet devient le contexte sensible d'une forme d'urbanité qui, sans en être conscient, nourri la capacité d'étonnement. Quand on parvient à utiliser les cabines téléphériques comme moyen de transport en commun dans ce territoire, le plus impressionnant n'est pas la technologie de pointe (pourtant appréciable), ni la spatialité (prise en tenaille entre un aménagement plutôt austère et un omniprésent affichage institutionnel imbu de propagande gouvernementale). C'est plutôt l'occasion insolite pour « brouiller les pistes » de (re) connaissance sensorielle auxquelles les usagers des transports en commun des *barrios* latino-américains sont habitués. En termes *sonores*, dès que les portes de la cabine se referment, une valeur sûre devenue inexistante dans les *barrios* pointe son nez : le *silence* comme composante possible de l'environnement. En termes *visuels*, le panorama qui s'ouvre autour et sous les pieds, offre une évidence dont les stéréotypes marginalisants avaient réussi à faire disparaître du radar évaluatif : l'existence d'un *paysage*, digne de ce nom. Dans des structures à moitié transparentes, ce paysage non seulement invite, mais submerge les passagers dans la contemplation, la découverte, l'exploration et la reconnaissance des composantes environnementales et des perspectives sensibles (y compris des formes d'introspection autrement perméables au bruit ambiant) jusqu'alors insoupçonnées. En termes de *corps*, dans l'échelle réduite de la cabine (qui exclut,

3. Aucune infrastructure dediée n'assure la connexion multimodale.

d'ailleurs, le voyage debout), les deux rangées en plastique et tissu avec dossier de trois places en vis-à-vis, préfigurent une *stabilité de trajet* et un *confort proxémique* auxquels les « *yises* » habituels[14] se sont toujours désintéressés. Cette découverte esthétique au cœur de l'usage du transport public dans les quartiers pauvres de Caracas, comme de Medellin ou de Rio de Janeiro, permet de retracer des pistes sur comment gagner du terrain face aux conflits d'urbanité liés à la mobilité ordinaire. Ces pistes sont reliées aux grammaires de perception et d'action qui refusent de se plier aux injonctions binaires avec lesquelles l'action publique s'y construit d'ordinaire : insécurité-sécurité, informel-formel, « dominants-dominés », capitalisme-socialisme, etc. Puisant souvent sur le misérabilisme ségrégatif et/ou sur l'identification affective à outrance comme contrepartie résistante, cette binarité suit une logique rigide et concurrentielle qui réduit la complexité temporelle, sémantique, sensorielle et pragmatique de l'expérience citadine.

Or, les diverses compositions auxquelles engage l'usage du téléphérique à Petare incitent plutôt à s'intéresser aux singularités que les figures du *seuil* et du *labile* suscitent. Les seuils sensibles ouvrent la multiplicité axiale de la boîte perceptive : d'une part, en invitant à repenser ce qui est censé délimiter et/ou ouvrir les usages métropolitains et, d'autre part, en structurant autrement les échafaudages de l'accessibilité des espaces, des êtres et des relations. Entre Palo Verde et Mariches le téléphérique devient tantôt un intervalle offrant des possibilités sensorielles novatrices (y compris des « paradoxes sensibles » {Chelkoff, 2012}) aux passagers, tantôt un aménagement permettant l'affranchissement des limites topographiques, topologiques et politiques. La vulnérabilité, dimension structurante de l'habitat populaire, est ainsi dépliée autrement, non pas pour que « l'informel gagne des formes », mais pour prouver que, ni la précarité, ni la passivité ne la résument. L'apprentissage à composer sans cesse avec l'environnement est une ressource du citadin labile que les seuils parsemés dans les ambiances urbaines mettent en valeur.

« Comme une chenille géante dans les rues » : le candombé et la propédeutique des ambiances urbaines

Montevideo, entre les quartiers de Cordon et Parque Rodo, fin novembre 2015 : le taxi nous dépose au restaurant à l'heure, mais on décide d'aller chercher la source des tambours endiablés aperçus en arrivant dans les rues environnantes. Trois minutes après, on était émerveillés par la procession percussive et dansante qui évoluait joyeusement ce samedi soir dans ces rues de la capitale. Ceci ne semblait pourtant gêner aucun automobiliste pris par le trafic soudain, pas plus que les habitants. Notre ignorance à propos du culte du candombé, genre musical enraciné à l'expression de la communauté noire uruguayenne, et de la culture urbaine qui l'accompagne, lors de la célébration du carnaval, mais aussi dans les répétitions hebdomadaires qui s'emparent des rues pour ce faire, ne pouvait que nous plonger davantage dans la *sérendipité* : délaisser (au moins momentanément) le plan, et s'abandonner « *à la profusion, au foisonnement et à l'immédiateté de biens offerts à la prise par l'exploration* » (Auray, 2011). Le candombé apparaît comme une expérience heuristique de la propédeutique des ambiances urbaines cosmopolites. Car il n'y a pas que l'étrangéité qui y fait lien : « *Je suis toujours impressionné,*

4. C'est l'appellation locale des 4 x 4 de la marque « Jeep », souvent utilisés comme transports en commun pour faire la navette vers les « cerros » (collines urbanisées par les barrios).

subjugué, captif, je ressens mon cœur battre à la cadence de la jungle africaine et qui sait quelle lointaine trace de mes ancêtres » me confie un natif dont l'apparence ne fait aucunement soupçonner un lien ethnique avec l'Afrique noire. Ou peut-être oui, si l'on retient la définition minimaliste de l'étrangéité « *comme rapport des populations urbaines entre elles* » (Joseph, op.cit.). Une *pragmatique citadine* fondée dans l'usage hétérogène des espaces publics y tient, appuyée sur une « écologie de l'attention » (Citton, 2014), par laquelle des « *pédagogies circonstanciées »* (Garcia Sanchez & Lemener, 2016) du sensible et du vivre-ensemble prennent place.

Références

Augoyard J.F et Torgue H. (1995), A l'écoute de l'Environnement – Répertoire des effets sonores, Editions Parenthèses, Marseille

Auray N. (2011), « Les technologies de l'information et le regime exploratoire », in La sérendipité. Le hasard heureux, (Andel & Boursier eds.), Hermann, pp. 329-343

Battegay A. (2000), « L'espace commun entre mythe et reconstructions : variations », in *Cultures en ville* (J. Metral ed.), L'aube, La Tour d'Aigues, pp. 241-252

Beck U. (2014), « Nationalisme et cosmopolitisme méthodologique : un changement de paradigme dans les sciences sociales », *Raisons politiques*, v.2, n° 54, pp. 103-120.

Beck U. (2004), *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Alto Aubier

Bordreuil J-S. (1999)*, Cosmopoles et mentalités.* Texte d'orientation du séminaire LAMES/MMSH, document de travail, Aix-en-Provence, multgr., 6 p

Breviglieri M. (2002), « L'horizon du *ne plus habiter* et l'absence de maintien de soi en public » in *L'héritage du pragmatisme* (Cefaï & Joseph eds.), L'aube, Paris

Chelkoff G. (2012), « L'Ambiance sensible à l'architecture : paradoxes et empathies contemporaines », in *Ambiances in action/Ambiances en acte(s)* (Thibaud & Siret eds.), Montreal

Citton Y. (2014), *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil, 2014

Desroches, D. (2012), « La fabrication des ambiances à partager. Le défi de la climatologie politique », in *Ambiances in action/Ambiances en acte(s),* pp. 141-144

Garcia Sanchez P.J. & E. Lemener (2016), « Du trouble à l'assistance. Vers une écologie urbaine et attentionnelle des Bakoroman à Ougadougou », *Tsantsa*, n° 21, 42 755 signes

Garcia Sanchez P.J. & S. Fiori (2014), « Les espaces-temps de la mobilité labile », in *Les énigmes sensibles des mobilités urbaines contemporaines* (R. Thomas ed.), Grenoble, CRESSON

Garcia Sanchez P.J. (2016), « Quand l'urgence règne : Chroniques désenchantées de la ville fragilisée et de la pop-politique », in *Sociologies,* dossier « Questions urbaines et problèmes publics des sociétés sud-américaines », 59 642 signes, à paraître.

Joseph, I. (2007), *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica

Lolive, J. & O. Soubeyran, « Cosmopolitiques : ouvrir la réflexion », in *L'émergence des cosmopolitiques* (Lolive & Soubeyran eds.), Paris, La Découverte, 2003, pp. 9-43

Pecqueux, A. (2012), « Politique des ambiances. Que faire du fond inextricablement politique des ambiances ? » in *Ambiances in action/Ambiances en acte(s),* (Thibaud & Siret eds.), Grenoble, Réseau International Ambiances, pp. 145-151

Simmel G. (1903 {1984}), « Digressions sur l'étranger », in *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* (Grafmeyer & Joseph eds.), Aubier, Paris, 1984, pp. 6l-77

Thibaud, J-P. (2012), « Vers des réseaux métaphoriques », in Lieux et liens 2 : des liens qui créent des lieux (Espinasse & Le Mouël eds), Paris, L'Harmattan, pp.179-204

Auteur

Pedro José Garcia Sanchez : maitre de conférences à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, chercheur à « Mosaïques »/LAVUE.